

Nouveaux départs

Cristina Gordon alluma une chandelle et la posa au centre de la table. Elle sourit à Finlay, son mari, qui remplissait un pichet de bière au tonnelet posé sur un tréteau. La pluie avait cessé, mais le ciel restait gris et plongeait la pièce qui leur servait de logis dans la pénombre. Mary, l'aînée de leurs filles, se mit à hurler. Se levant, elle bouscula sa sœur Jane, qui se mit à pleurer. Leur mère venait de s'asseoir pour s'attaquer à la grosse pile de vêtements à ravauder qui attendait. La jeune femme soupira et ferma les yeux en frottant son ventre bien rond.

– Laisse, Christina, dit doucement Finlay en posant le pichet devant ses amis attablés. Tu en as assez fait pour aujourd'hui. Je m'en occupe.

Alexander observait le tableau familial avec un pincement au cœur : jamais il ne connaîtrait cela. Finlay et Christina étaient heureux. Pauvres, mais heureux. Que pouvaient-ils demander de plus que ces deux merveilleuses fillettes, un troisième enfant à naître et l'amour qui les unissait ? Il se détourna et regarda par la fenêtre qui donnait sur une palissade de bois. Le silence revint dans la pièce. Finlay, ayant réglé le litige qui opposait les deux sœurs, se rassit en claquant la langue et en tapant des mains.

– Alors ! claironna-t-il en versant de la bière à chacun. À quoi trinquons-nous cette fois-ci ?

– À la liberté ! clama Munro en levant son verre.

– *Slainte!* crièrent-ils tous.

Les verres s'entrechoquèrent et des éclaboussures de bière atterrirent sur la table. Finlay essuya le liquide avec sa manche et remplit à nouveau les verres, déjà vides.

– À l'avenir et à la fortune !

- À la fortune! reprirent-ils tous en chœur.
- J’ajoute à cela l’amitié, annonça encore Munro.
- À l’amitié!
- Qu’elle soit longue, malgré...

Finlay ne put continuer, la gorge serrée d’émotion. Il toussota.

- Ouais... fit Alexander en lui donnant une tape sur l’épaule.

Malgré nos départs.

Un long silence suivit. On n’entendait, derrière, que les babilages des fillettes. Christina essuya une larme avec son châle et repiqua en reniflant son aiguille dans un bas.

– Le pays est vaste. À chacun de s’y tailler une place! continua Alexander d’une voix qui se voulait assurée.

– Y a que Coll qui se défile, fit observer Munro avec une pointe d’amertume. Pourquoi retourner en Écosse, mon vieux, alors qu’il y a tant à faire ici?

– Allons, Coll! insista Finlay en remplissant de nouveau le verre de son ami, que risques-tu? Dans quelques années, tu seras assez riche pour te payer une bonne terre et, qui sait, une belle petite femme en prime!

– J’ai promis à Peggy, vous le savez... marmonna Coll en plongeant le nez dans son verre.

– *Fuich*¹! fit Alexander. Les promesses... Rien que de la foutaise, ouais, si tu veux mon avis!

L’homme avala la moitié de sa bière d’une traite avant de reposer bruyamment son verre sur la table. Puis, regardant son frère bien en face, il reprit:

– C’est vrai, pourquoi tiens-tu à retourner en Écosse? Tu crois vraiment que ta fiancée t’aura attendu pendant toutes ces années? Viens avec moi et Munro!

– Ne sois pas si amer, Alas. Ne jette pas la pierre à toutes les femmes... Elle m’a écrit qu’elle m’attendait toujours.

– Tu ne la reconnaîtras même plus!

– J’ai promis. Et puis... je ne veux plus être lié à qui que ce soit par un contrat, tu comprends? Je désire être libre, faire ce dont j’ai envie. Je veux pouvoir dormir deux jours d’affilée, aller à la chasse ou tout simplement laisser le temps filer... Bon sang, Alas! Nous avons dû respecter un contrat pendant sept longues années! J’en ai marre! Je ne veux plus rien signer! Plus jamais!

– Arrête ça, Coll! Tu oublies que le mariage est un contrat... pour la vie! Les bois, voilà la vraie liberté! J’ai entendu des gars

1. Expression de dégoût en gaélique.

raconter leurs aventures. Crois-moi, dans ces contrées sauvages, elles ne manquent pas de piquant. Et puis, ajouta-t-il avec un clin d'œil, on dit que les femmes des tribus indiennes sont très chaleureuses. Tu ne voudrais pas laisser passer cette chance, hein?

– Alas...

– Tu as la tête aussi dure qu'une pierre, bon sang! Écoute... je te demande juste de rencontrer le marchand. Il organise une expédition pour le printemps. Il a besoin de quatre-vingts hommes et il en a déjà soixante-trois...

Tirant une bouffée de sa pipe, Coll se cala contre le dossier de sa chaise et laissa son regard se promener dans la pièce tout en écoutant d'une oreille distraite son frère qui s'escrimait à le convaincre. Libérés par l'armée depuis bientôt deux mois, ils avaient erré et vécu de petits travaux, se nourrissant le plus souvent de pain rassis et d'eau croupie. Seul Finlay avait trouvé un emploi stable: il était apprenti chez un cordonnier de la Haute-Ville, avait donc retrouvé le métier qu'il exerçait avant de s'engager. Alexander et Munro avaient décidé de partir pour la grande aventure, dans l'immensité du pays. Mais, lui, cela ne l'attirait pas particulièrement. Après plusieurs années de guerre, il souhaitait un peu de paix et de tranquillité. Son frère évoquait maintenant les mœurs libertines des Sauvageuses. Il le coupa brusquement.

– Pourquoi n'acceptes-tu pas l'offre de maître Dumoulin? Tu pourrais t'installer à Québec avec Émilie... Elle n'attend que ça: que tu la demandes en mariage!

Alexander se tut, fixant la surface moussue du liquide qui oscillait dans son verre. Maître Dumoulin était un menuisier qui travaillait à la restauration de la grande cathédrale de Québec. Informé de ses talents de sculpteur par les ursulines, l'homme lui avait proposé de s'occuper de l'ornementation des bancs. C'était bien rémunéré et cela lui permettrait d'avoir une place d'apprenti aux côtés du maître. Mais il aspirait à autre chose. Le marché de la fourrure offrait tellement plus...

Mais il y avait Émilie. La jeune femme se remettait difficilement de sa fausse couche. Évidemment, il était le père de l'enfant perdu. Mais, étrangement, il se sentait soulagé de ne pas avoir à assumer ce rôle. Bien qu'il cohabitât pratiquement avec Émilie, il n'arrivait pas à se décider à légaliser leur union. Il ne l'aimait pas vraiment et ne pouvait concevoir de l'épouser dans ces conditions. En fait, il se demandait s'il arriverait jamais à aimer une autre femme qu'Isabelle...

Le moment de quitter Québec était venu. Coll repartait pour

l'Écosse avec les premiers navires ramenant les soldats chez eux. Son frère avait vainement essayé de le convaincre de partir avec lui. Mais Alexander avait résisté. Sa vie était ici dorénavant. Puis, il désirait ardemment retrouver John. Sachant son jumeau trappeur, il savait qu'il aurait des chances de le retrouver en accompagnant le marchand canadien qui organisait une expédition. De plus, l'aventure lui occuperait les mains et l'esprit pendant quelque temps.

C'était Munro qui lui avait présenté l'homme deux semaines plus tôt. Ils buvaient alors un coup dans une taverne de la Basse-Ville. C'était le lendemain de la fausse couche d'Émilie. Les récits du négociant étaient tellement captivants! Le marchand prétendait que l'or brun² rapportait gros à celui qui n'avait pas froid aux yeux. Alexander n'avait pu résister... malgré la honte qu'il ressentait à l'idée d'abandonner Émilie en un moment tellement difficile pour elle. En même temps, il avait quand même une raison honnête de s'éloigner de la jeune femme.

– Qui est ce négociant? s'informa Coll en soufflant un rond de fumée.

Le visage de Munro s'éclaira d'un sourire.

– Van der quelque chose. C'est un Montréalais, à ce que je sais.

– Il est indépendant et organise des expéditions avec les deniers de sa propre société, précisa Alexander. Rien à voir avec la Compagnie de la baie d'Hudson, contrôlée par les Anglais. Il fraie plutôt avec les Américains qui cherchent à s'appropriier les routes que détenaient les compagnies françaises et à en ouvrir de nouvelles à l'ouest des Grands Lacs. Il est retourné à Montréal. Mais si l'affaire te tente...

– Non, murmura Coll.

On frappa alors à la porte. Christina déposa son ouvrage et alla ouvrir. Une jeune femme toute souriante la salua et lui tendit un paquet.

– Bonjour, madame Gordon! Voici la robe de ma petite Julie dont je vous ai parlé.

Elle remarqua les hommes qui la dévisageaient en silence et en parut un peu gênée.

– Des amis, expliqua Christina en ouvrant plus grand la porte. Vous voulez entrer un moment?

– Euh... non, merci. C'est gentil, mais je dois me rendre chez ma belle-sœur. Une autre fois, peut-être.

– D'accord, une autre fois. Je vous remercie pour la robe. Après quelques retouches, elle ira parfaitement à Mary.

2. On appelait « or brun » les peaux de castor.

Ayant arrêté son regard sur Coll, la jeune femme aux joues rondes accentua son sourire. Puis, elle salua la compagnie et s'en alla.

Coll fixa la porte refermée pendant un moment. Les mèches blondes lui rappelaient la belle Madeleine, qu'il croisait à l'occasion au marché où elle vendait ses confitures. Elle le saluait froidement, puis se détournait aussitôt. Il n'osait s'en approcher, encore moins lui adresser la parole. Il comprenait son attitude. Cependant, un seul de ses sourires aurait sans doute suffi à le retenir au pays... Enfin!

Alexander, à qui la chevelure dorée avait ravivé des souvenirs douloureux, se rembrunit. Il baissa la tête et lança un regard de côté à Coll en soupirant.

– Je sais à qui tu penses.

Fronçant les sourcils, Coll se tourna vers lui.

– Qu'est-ce que tu dis?

– La cousine d'Isabelle... C'est bien à elle que tu rêvais, non?

Coll haussa les épaules et porta son verre à ses lèvres. Alexander sourit tristement. Ainsi, Coll était toujours secrètement amoureux de la grande furie.

Par deux fois, au cours des quatre années qui avaient suivi l'annulation de sa peine de mort, Alexander avait tenté de parler à la cousine d'Isabelle. La première fois, il avait dû s'armer de tout son courage pour l'aborder. Il l'avait pressée de questions. En fait, il s'était juré de ne rien lui demander, mais ne pas savoir était pire que tout. Cependant, Madeleine avait refusé de lui répondre. Elle avait prétexté qu'on l'attendait et s'en était allée. La sentant aussi mal à l'aise que lui, il n'avait pas cherché à la retenir.

La deuxième fois, torturé par l'incertitude, il n'avait pu s'empêcher de la brusquer un peu, et elle avait consenti à lui accorder quelques minutes de son temps. C'était un peu après sa démobilisation. Cependant, elle n'avait répondu qu'évasivement. Tout ce qu'elle avait bien voulu lui avouer, c'était qu'Isabelle se portait bien, qu'elle vivait heureuse à Montréal et que son époux était un notaire prospère. Rien de plus que ce qu'il savait déjà.

– Les femmes Lacroix... murmura Coll avec apathie.

Le jeune homme s'agita, mal à l'aise. Il fit une grimace d'amertume avant de poursuivre :

– Pourquoi n'épouses-tu pas Émilie? Tu arriverais peut-être à...

Alexander releva brusquement la tête.

– Plus de femme! Jamais!

– C'est stupide! Tu ne peux pas t'apitoyer sur ton sort indéfiniment...

Un éclat de rire aux notes sarcastiques fit sourciller les deux autres hommes.

— Je ne m'apitoie pas sur mon sort! Mais le passé... enfin...

L'émotion l'empêchait de parler. Si le temps avait estompé son chagrin, il ne l'avait pas effacé complètement, loin de là. Les souvenirs ne lui parvenaient plus qu'à travers un brouillard et par morceaux. Il se rappelait tantôt une odeur, tantôt un certain sourire, tantôt l'éclat de sa chevelure. Mais il y avait toujours cette incommensurable impression de vide qu'il ressentait depuis ce terrible jour où il avait su qu'Isabelle s'était mariée. Il vivait simplement avec ce vide, oubliant son malheur en s'occupant. Il avait survécu à l'amour, comme il avait survécu à la guerre. De l'un comme de l'autre, il portait les cicatrices. Il avait appris la leçon : jamais on ne l'y reprendrait.

Le silence s'appesantissait sur les quatre amis. Munro vida son verre et libéra un rot sonore en s'étirant sur sa chaise et en observant les fillettes qui s'amusaient avec une poupée de chiffon que leur avait confectionnée Christina.

— Quand partez-vous? demanda Coll de but en blanc pour alléger un peu l'atmosphère.

— L'expédition part de Lachine début mai. Il nous faut retrouver le marchand un peu avant. Je crois que nous devrions partir pour Montréal dans deux semaines, au plus tard.

— Hum...

Fixant la main de son frère à laquelle il manquait un doigt, Coll hocha la tête. Il lui restait deux courtes semaines à passer avec Alexander. Ce frère qu'il avait cru mort et qu'il avait retrouvé au bout de douze années, il avait appris à le connaître et à l'aimer. Cela le bouleversait de comprendre qu'il ne le reverrait probablement jamais plus. N'arrivant pas à dissimuler son malaise, il toussota et baissa la tête vers son verre de bière. Il voulait tant le ramener en Écosse avec lui, pour leur père notamment. Mais Alexander avait choisi de rester pour réaliser ses rêves de gloire et de fortune en parcourant le Canada.

Coll enviait sa liberté de choix, mais surtout son courage et sa ténacité. La vie l'avait tellement éprouvé, lui enlevant chaque bonheur qu'il connaissait. Après ce sinistre jour où il avait vu son existence suspendue au bout d'une corde, Alexander avait progressivement changé. Curieusement, il avait repris goût à la vie. S'imposant une sobriété relative et ne jouant plus que très peu, il économisait ce qu'il pouvait. Il concentrait son énergie sur les choses positives; c'était sa quête du Graal. Dans ce pays qui renaissait en

même temps que lui, il se tracerait une voie nouvelle, se forgerait une âme toute neuve dans la solitude des forêts. Si Peggy ne l'attendait pas Coll serait bien resté aussi.

La main d'Alexander le tira de ses réflexions et son sourire sincère atténua quelque peu la tension. Il sourit à son tour.

— J'enverrai à père un capot de castor et à toi un col de renard pour ta future.

— J'y compte bien, Alas. Le renard ira merveilleusement bien avec le brun doré des cheveux et des yeux de Peggy.

Île d'Orléans

Lundi, vingtième jour de février de l'an de grâce mille sept cent soixante-quatre

Chère cousine,

Il neige sur l'île et la tempête me confine une fois de plus chez moi. J'en profite pour t'écrire ces quelques lignes qui, je l'espère, te parviendront avant la fin de l'hiver. Le mauvais temps des derniers jours a retardé les travaux de la maison. Cependant, je suis bien installée. Ce n'est pas que je n'appréciais pas l'hospitalité de madame Pouliot, mais me retrouver « dans mes meubles » me réjouit grandement.

Comme tu pourras le constater au printemps prochain, la maison est comme naguère. Les ouvriers que mon bon seigneur monsieur Mauvide a charitablement consenti à m'envoyer selon notre arrangement ont fait du beau travail. L'étage est cependant toujours condamné, la couverture n'ayant pas pu être terminée avant les premières neiges. C'est qu'il y a tant à faire par ici et que la main-d'œuvre se fait rare à l'automne, lorsque les blés sont mûrs. Mais je serais bien ingrate de me plaindre. J'ai aménagé le salon en chambre et, pour le moment, cela me convient parfaitement.

Voilà pour la première bonne nouvelle. La deuxième, c'est que l'abbé Martel m'a trouvé une place comme servante chez monsieur Audet, de la rivière Maheu. Le malheureux homme a perdu sa femme en octobre et s'est retrouvé seul avec ses quatre enfants. Jusqu'à maintenant, c'est sa sœur qui s'en est occupée. Il n'habite qu'à une lieue de chez moi, ce qui me permettra de revenir à la maison tous les soirs, après le souper et le coucher des enfants. Avec l'exploitation de la sucrerie, mes confitures de fraises, de framboises et de prunes, j'arriverai à bien me débrouiller. Mais j'entends déjà ta voix me demander quand je reprendrai époux! Ha! Je ne suis point pressée, ma cousine. Julien est encore trop présent dans mon cœur, vois-tu. Puis, les seuls

partis qui se sont présentés jusqu'ici ne m'ont guère fait vibrer. Je suppose qu'une pauvre veuve de vingt-six ans n'a plus assez d'attraits.

Assez parlé de moi. Comment se porte le petit Gaby? Mon filleul a-t-il encore fait des bêtises depuis ma visite l'été dernier? Je suis bien malheureuse de n'avoir pu être présente pour son troisième anniversaire de naissance. Les travaux... Je lui envoie tout mon amour et lui promets une belle surprise lorsqu'il viendra me voir sur l'île, pour la première fois, en mai prochain. Et toi, ma belle Isa? Comment vas-tu? Je ne te cacherai pas ma joie de voir que Pierre et toi vous entendez plutôt bien. Cependant, je suis triste de constater que tu ne portes toujours point d'autre enfant. Je ne peux m'empêcher de penser que j'en suis peut-être en partie responsable: te rappelles-tu que j'avais noué l'aiguillette, le jour de tes noces? Je n'y croyais pas et voulais simplement m'amuser...

Des nouvelles de Québec. Tu as certainement entendu parler de l'horrible histoire de cette femme que tous se plaisent à appeler « la sorcière à Corriveau ». C'est une affaire qui s'est produite pendant que je me trouvais encore à Montréal. Le procès a débuté au moment où je revenais sur l'île. Eh bien, la femme a été condamnée à la pendaison. Après l'exécution, on a placé son cadavre dans une cage qui s'est balancée à tous vents, à la fourche des quatre chemins de la pointe de Lévy. À la fin, les os étaient tout blancs. Les gens ont présenté une pétition aux autorités pour qu'on enlève le corps. Les enfants faisaient des cauchemars et les femmes étaient lasses d'entendre la cage grincer en bougeant. Nul besoin de te dire que cette affreuse histoire de meurtre a bien alimenté les conversations.

En décembre, j'ai traversé le fleuve pour visiter quelques connaissances, à Québec. J'en ai profité pour faire un saut à l'Hôpital général. Guillaume va mieux depuis le début de l'automne. On m'a dit que ses hallucinations s'espaçaient et qu'il se tenait plus tranquille. Peut-être pouvons-nous espérer le voir sortir de là un jour... Je t'épargnerai les détails concernant ses conditions de vie. De toute façon, tu dois t'en douter un peu, vu que tu as déjà aidé les augustines à soigner les malades après la bataille sur les Hauteurs. Cependant, Guillaume ne semble pas s'en soucier.

Je me suis arrêtée rue Saint-Jean. Cela me fait toujours drôle de ne pas pouvoir entrer dans ton ancienne demeure. Comme tu le sais certainement déjà, un certain monsieur Smith s'en est porté acquéreur en juin, après le décès du vieux Clément Vignau qui l'avait achetée à ta mère. Elle n'a heureusement pas changé.

J'ai aussi rendu visite à ton frère, à la boulangerie. Tout le monde l'abas va bien. Ils t'envoient leurs baisers. Françoise te promet une belle brioche comme tu les aimes, lorsque tu viendras.

Depuis la signature du traité de Paris, en février de l'année dernière, les marchands anglais ne cessent de débarquer à Québec. Ils raflent tout ce

qu'ils peuvent, pour des prix ridicules. C'est que la plupart des Canadiens sont dans une situation financière précaire, si ce n'est tout simplement désespérée. Cela m'inquiète énormément, mon Isa! Qu'une poignée de négociants pédants prennent d'assaut notre économie en laissant de côté ceux qui ont contribué à l'établir me révolte. Si le gouverneur Murray s'est montré compatissant envers le peuple vaincu, il n'en reste pas moins un Anglais qui défend sa patrie.

Pour terminer, peut-être suis-je la première à te l'annoncer: le régiment des Fraser Highlanders a été démembre en décembre dernier. Tout ce que je sais, c'est que plusieurs officiers ont choisi de rester au Canada et de prendre possession d'une terre. J'ai eu vent qu'un certain Alexander Fraser aurait acheté la seigneurie de La Martinière, dans la paroisse de Beaumont, en juillet. Il aurait rebaptisé la propriété Beauchamp. Les Écossais sont les bienvenus dans cette région depuis qu'ils ont fait preuve d'une grande générosité en donnant leur salaire d'une semaine aux habitants ruinés par la guerre. Plusieurs officiers auraient aussi obtenu des concessions en Nouvelle-Écosse.

Le temps des sucres approche, et je serai bientôt très occupée. J'attends tout de même que la poste m'apporte de tes nouvelles, ce qui me donnera une bonne raison de m'asseoir quelques minutes pour souffler. Je retourne maintenant à ma pâte à biscuits, qui est restée sur la table, en repensant à l'époque merveilleuse où nous nous amusions follement, toutes les deux, dans la cuisine de Mamie Donie, à confectionner des pâtisseries. Embrasse les tiens pour moi, ma chère cousine. Remercie particulièrement Pierre pour ses bontés à mon égard. Je t'embrasse bien fort et te souhaite d'être aussi heureuse que tu le mérites en cette nouvelle année 1764.

Ta cousine, ta sœur,

Madeleine Gosselin

Isabelle replia la lettre et la déposa sur sa coiffeuse, éclairée par un candélabre en argent. Caressant le magnifique damas broché vert mousse de sa robe de bal, elle posa sur elle un regard vide.

– Rien... Toujours rien...

C'était plus facile d'oublier de cette façon. Elle soupçonnait Madeleine d'avoir des nouvelles d'Alexander et de ne rien lui en dire. Sa cousine cherchait certainement à la protéger en se taisant...

– Mais de quoi donc? murmura-t-elle âprement en s'adressant à son reflet dans le miroir. Il n'a même pas essayé de me retrouver. Il ne m'a même pas envoyé un mot. Comme si je n'existais plus... Alors pourquoi me ferais-je du souci pour lui?

D'un geste machinal, elle ouvrit un tiroir du meuble, déposa la lettre sur les autres et le referma. Puis, du regard, elle parcourut la multitude de pots et de bouteilles qui couvraient sa coiffeuse. Parmi eux se trouvait la fiole ambrée que lui avait un jour offerte Nicolas des Méloizes. Elle avait entendu par hasard, dans l'un des salons qu'elle fréquentait à l'occasion, que son ancien amoureux vivait maintenant en France et avait obtenu la croix de Saint-Louis pour s'être distingué lors de la bataille de Sainte-Foy. Il lui arrivait d'essayer d'imaginer ce qu'aurait été sa vie si elle avait accepté de l'épouser. Serait-elle heureuse? Aurait-elle plusieurs enfants?

Sa main se crispa sur son ventre, qui restait désespérément plat. Se pouvait-il qu'elle ne puisse plus porter d'enfant? Elle avait perdu tant de sang à la naissance de Gabriel... Le médecin Larthigue lui avait pourtant affirmé qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, que tout était bien guéri. Pierre aimait le petit garçon comme son propre fils. Mais elle se doutait qu'il désirait avoir ses propres enfants. Elle-même n'était pas pressée d'en avoir d'autres. Cependant, voir sur de petits visages d'autres traits que ceux d'Alexander se mêler aux siens l'installerait plus, en quelque sorte, dans sa nouvelle vie.

Hésitant entre l'essence de musc et l'esprit de tubéreuse, elle opta pour le second, dont le parfum était moins entêtant. Elle abhorrait tous ces cosmétiques dont les dames de la bonne société ne cessaient de parler. Ces crèmes à base de graisses qui rancissaient et puaien malgré les huiles essentielles qu'on incorporait. Ces pommades auxquelles on mélangeait des poudres d'oxydes de métaux dont elle oubliait sans arrêt les noms. Elle restait bien perplexe quant à l'efficacité de ces produits. Madame Hertel s'était fait préparer une nouvelle pommade pour «estomper les irrégularités de son teint», disait-elle. Au bout d'une semaine de traitement, il y avait effectivement eu un changement notable: sa peau s'était couverte de plaques rouges et de pustules! La pauvre s'était enfermée chez elle pendant deux semaines, le temps que les marques disparaissent complètement.

Isabelle détestait sentir ces substances suspectes sur sa peau. Son teint étant d'une pâleur naturelle, elle n'avait pas besoin du blanc de céruse. Elle se passait aussi des perruques, d'où tombait de la poudre sur les épaules et sous lesquelles elle transpirait. La seule coquetterie qu'elle acceptait, c'était un peu de poudre de vermillon sur ses pommettes et sur ses lèvres. Ce soir, elle en avait grandement besoin.

Elle entendit des pas faire craquer les lames du parquet de la chambre et sentit une présence derrière elle.

– Êtes-vous bientôt prête, ma douce? chuchota suavement Pierre à son oreille.

Les manchettes de dentelle de son mari effleurèrent sa joue. Une main masculine se posa sur sa gorge, la caressa en douceur puis glissa vers sa nuque qu'Élise avait habilement dégagée.

– Vous êtes sublime, ce soir! Élise s'est surpassée. Vous serez la plus belle en cet affreux début de printemps. Il neige encore...

Isabelle examina sa coiffure dans le miroir.

– Hum...

Elle devait bien admettre que cette petite bécasse d'Élise avait du talent lorsqu'il s'agissait de coiffer ses cheveux. Pierre avait engagé la jeune fille jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier. Il avait signé un contrat avec son père: en échange de ses services, Élise devait être convenablement logée et nourrie. De plus, Pierre devait lui fournir un trousseau complet et l'habiller « tout de neuf ».

La jeune femme de chambre venait d'avoir dix-neuf ans et se faisait courtiser par le fils du tavernier Bernier. Elle s'en irait donc bientôt, et Isabelle pourrait se choisir quelqu'un qui arriverait à soutenir une conversation intéressante. Elle était lasse de s'entendre raconter les derniers ragots du marché et n'avait que faire des poids de plomb du boulanger Gervaise qui ne portaient pas le sceau du roi.

Pierre dégrafa le rang de perles qu'elle portait autour du cou.

– Que faites-vous? s'exclama-t-elle en croisant son regard amoureux dans le miroir.

– Attendez... Je crois que ceci sera plus approprié.

Le bijou était froid et glissait doucement sur la peau. Isabelle écarquilla les yeux en voyant le magnifique collier: à une chaîne en or étaient accrochés trois nœuds d'or incrustés de brillants qui retenaient chacun une émeraude en forme de larme. Heureux de l'effet que produisait sa surprise, Pierre embrassa sa femme derrière l'oreille en pensant à la façon dont elle pourrait le remercier à leur retour.

– Il vous plaît?

– Mais?... C'est trop! Cela vaut une fortune, Pierre, vous n'auriez pas dû!

– Vous devez être la plus belle, ma douce. Mais j'avais oublié... vous êtes déjà la plus belle, n'est-ce pas?

– Oh, Pierre!

Émue, Isabelle se retourna vers son mari et lui sourit. Lui s'approcha et l'embrassa tendrement sur la bouche. Elle aimait bien Pierre et se surprenait même parfois à attendre le moment où

ils se retrouveraient seuls devant un bon verre de vin, à discuter de choses et d'autres. Au fil du temps, elle découvrait un homme charmant, intelligent et véritablement amoureux d'elle. Elle ne voulait pas le blesser et ne lui avait jamais reproché leur mariage de raison. Mais, dans toutes ses attentions et ses présents, elle devinait son fol espoir de faire naître en elle de l'amour pour lui... comme son père avait espéré en vain gagner le cœur de Justine. Un jour, peut-être, s'il savait être patient... elle arriverait à l'aimer autant qu'il le méritait.

– Maaaaaan! Maaaaaan! appela une petite voix au milieu des bruits d'une course dans le couloir.

Le petit Gabriel apparut dans l'embrasement de la porte, les joues en feu et l'œil humide. Marie était sur ses talons. Isabelle se précipita vers eux.

– Qu'as-tu, mon cœur de joie? Tu t'es fait mal? Il est où ton bobo?

– Pas bobo, maman. C'est Ma'ie, geignit le bambin en se tournant avec un air apeuré vers la Sauvagesse qui tortillait sa tresse, mal à l'aise.

Fronçant les sourcils, Isabelle se pencha vers lui dans un doux bruissement d'étoffes et de dentelles.

– Qu'est-ce qu'elle a, Marie?

– Veut pas que ga'de ma sou'is...

– Garrde ma sourris, corrigea Isabelle avec un peu d'impatience. Mais, de quelle souris parles-tu? Il n'y a pas de souris ici, Gaby.

– Ben... sou'is là, insista Gabriel en exhibant une souricière dans laquelle était prise la tête sanguinolente d'une petite bête.

– Beurk!

– J'ai essayé de lui prendre la souris, madame, mais il m'a mordu.

– Gabriel Larue! Je t'interdis de mordre les gens. Où as-tu appris ces manières?

Ce disant, Isabelle s'empara du petit bras qui tenait l'affreux jouet. La souris tomba sur le plancher en faisant un bruit mat et Gabriel, le menton tremblotant, regarda sa mère de ses yeux bleus déjà pleins de larmes. Pierre, se retenant de rire à grand-peine, ramassa le rongeur.

– Je crois que le moment est venu d'engager un chat. Il chassera les souris et les mangera. Tu ne pourras donc plus jouer avec elles, mon bonhomme.

De sa main libre, il ébouriffa la tignasse flamboyante de Gabriel, puis, souriant, quitta la chambre. Marie, voyant que la situation était

réglée, demanda son congé. Isabelle acquiesça d'emblée. Prenant son fils dans ses bras, elle l'emmena alors jusqu'au fauteuil où elle s'était tant de fois réfugiée avec lui, la nuit, pour le nourrir, puis pour le consoler et le rendormir lorsqu'il faisait des cauchemars.

– Grimpe ici, lui dit-elle d'une voix radoucie qui rassura le garçon.

Il obéit et se réfugia dans les jupes maintenant toutes froissées de sa mère. Isabelle, voyant l'état de sa robe, poussa un soupir mais lui sourit néanmoins.

– Maintenant, Gabriel, tu vas m'expliquer ce que tu faisais avec une souris. Tu sais très bien que ces bêtes sont sales et qu'elles peuvent te mordre...

– Oui, maman. Mais la sou'is est mo'te... Voulais zouer avec.

– Sourrrris. Répète, Gaby, sou-rrrrris!

– Souuuu-iiiiis!

– Bonté divine! Ton sang écossais...

S'interrompant brusquement, elle mit une main sur sa bouche. Cela lui avait échappé.

– Il a quoi, mon sang?

– Rien, Gaby, rien. Il est très bien, ton sang. Bon, il est l'heure d'aller au lit maintenant.

Elle prit le petit garçon et le posa à terre. Puis, le prenant par la main, elle se dirigea avec lui vers la porte.

– C'est quoi du sang 'cossais, maman?

À ce moment-là, Pierre apparut dans l'embrasure de la porte, souriant, comme toujours. Elle rougit violemment, puis, prenant note qu'il n'avait rien entendu, lui rendit son sourire, le cœur battant.

– Je t'expliquerai un autre jour, Gaby, chuchota-t-elle à l'oreille du garçonnet. Vous voulez bien le mettre au lit, Pierre? Je dois remettre un peu d'ordre dans ma tenue.

– Hâtez-vous, la voiture est prête.

Se penchant alors vers Gabriel, elle reprit :

– Sois sage, mon cœur de joie. Je te donne ton bisou dans une minute.

Rien n'était trop beau pour célébrer l'arrivée, très progressive, lente, du printemps. Le faste explosait dans une débauche de couleurs, de textures, de nourriture et de sons qui excitaient tous les sens. Société hédoniste, la bourgeoisie grimpait les échelons du

pouvoir, en ce pays où la noblesse s'était dissoute. Le château de Vaudreuil, résidence du gouverneur de Montréal, Ralph Burton, était sis rue Saint-Paul et ne se trouvait qu'à quelques pas de la maison des Larue. Cependant, Pierre avait préféré faire atteler la berline afin qu'Isabelle ne se salît pas dans la neige et la boue des rues labourées par les équipages.

La salle de bal brillait de mille feux. L'orchestre jouait une chaconne, tandis que les robes, telles des fleurs, étalaient leurs corolles chatoyantes et attiraient une nuée d'abeilles. Le spectacle captivait Isabelle, un peu lasse d'écouter la conversation portant sur la situation de l'Église catholique dans la nouvelle *province of Québec*.

– Mais c'est scandaleux! Les Anglais ne respectent pas le traité!

– Vraiment! s'exclama madame Berthelot en agitant son large éventail de nacre et de plumes teintes en rose tendre devant son visage luisant de blanc et de rouge. Le gouverneur Murray nous trouvera un nouvel évêque bientôt. Cet homme est si gentil et si conciliant avec nous...

Les petits yeux roulaient dans leurs orbites, sous des sourcils noircis, allant d'une robe à l'autre, évaluant, comparant, jugeant. Isabelle sirotait son punch en pariant mentalement sur le nombre de secondes que tiendrait encore la mouche de velours qui pendouillait au coin de la lèvre de la dame.

– L'article 4 du traité nous donne la permission de pratiquer notre culte selon leurs lois, et non plus les nôtres, madame Berthelot. Mais il ne nous permet pas de faire ce que nous voulons, fit remarquer Isabelle, qui n'en revenait pas de la simplicité d'esprit de certaines de ses compatriotes. Sachez que ce cher Murray, malgré toute sa bonne volonté, ne pourra rien y changer.

Voilà! La mouche tomba dans le verre de la dame. Fixant la petite chose noire qui flottait à la surface du liquide ambré, Isabelle déploya son éventail pour cacher son sourire.

Sans évêque depuis la mort de monseigneur Pontbriand, en 1760, le clergé canadien se heurtait aux autorités britanniques qui ne reconnaissaient pas le pape et invoquaient les lois de la Grande-Bretagne pour leur refuser la nomination d'un nouveau dignitaire. L'affaire faisait des remous. De plus, des religieux s'étaient convertis au protestantisme et des Canadiennes épousaient des Anglais protestants. De toutes les religieuses qui vivaient auparavant dans la colonie, il ne restait que les Canadiennes, les autres étant reparties en France. Les sulpiciens étant tous français, les autorités protestantes ne leur faisaient pas confiance. Tout comme on l'avait

fait avec les récollets et les jésuites, on parlait de leur confisquer tous leurs biens. Il fallait trouver un modus vivendi permettant de sauver la religion du vaincu.

– Saviez-vous, ma chère amie, continua Isabelle dans un claquement d'éventail, que, depuis la signature de ce fameux traité, notre clergé a perdu près du tiers de ses effectifs dans la colonie? Qui donc, dites-moi, formera nos futurs prêtres si l'on ferme les séminaires et le collège? Le gouvernement britannique empêche tout nouveau prêtre français de venir ici.

Madame Berthelot leva le nez. Juliette Amyot, avançant sa tête de fouine, osa une opinion.

– C'est qu'on dit l'abbé de La Corne justement parti à Londres demander une audience auprès du roi afin d'obtenir la permission de nommer lui-même l'évêque, madame Larue.

– Sa Majesté britannique verra certainement sa requête d'un mauvais œil, à mon avis. Le fait qu'il vive maintenant en France ne peut que le rendre suspect aux yeux du roi George, qui va le prendre pour un espion ou l'instigateur d'une rébellion. Son zèle visant l'obtention de la mitre et les tendances anglophobes de sa famille ne feront qu'attiser les soupçons, j'en suis convaincue. On ne croira pas sa demande totalement désintéressée ni son choix de l'évêque objectif.

Croyant à juste titre qu'on cherchait à faire disparaître le catholicisme du Québec, le clergé canadien avait, de son côté, vers la fin du mois d'octobre, dépêché à Londres le député du peuple Étienne Charest afin qu'il porte une requête spéciale au roi. Isabelle commençait à partager les craintes de sa cousine quant à l'invasion anglaise et déplorait le laxisme de la population canadienne qui, occupée à plaire au nouveau maître des lieux, en oubliait de faire valoir ses traditions.

Madame Berthelot dévisagea Isabelle d'un air agacé et prit une gorgée de punch avant de répliquer :

– Mais nous sommes plus de dix mille âmes catholiques pour...

– Deux cents âmes protestantes? Soit! Seulement, ce sont ces âmes impies qui dirigent, ma chère, et qui feront en sorte que la situation reste ainsi. Avez-vous entendu parler de la loi du Test?

– Mais... monsieur Mounier est français, et pourtant bien vu par le nouveau gouvernement.

– Bien sûr, et je serais la première à m'en réjouir si monsieur François Mounier n'était pas huguenot. Ne le saviez-vous pas? précisa Isabelle sans cacher son impatience. Et... je crois que vous avez avalé votre mouche, madame Berthelot.

– Oh!

Isabelle entendit des voix dans son dos.

– Elle peut bien parler, celle-là. Son mari se taille une place parmi les grands.

– Il est huguenot?

– Les Larue sont catholiques... pour l’instant. Mais cela ne me surprendrait pas que lui ait secrètement prononcé le serment d’abjuration. Il se débrouille déjà assez bien en anglais.

Pivotant sur elle-même, Isabelle foudroya la veuve Brodeur du regard.

– Madame, la place que mon mari se taille à coups de serpe est bien petite, croyez-moi! Par ailleurs, mon époux est effectivement catholique, et il le restera, soyez-en assurée. Il sert, mais ne règne point! Quant à son anglais, il n’a d’autre choix que de le parfaire, ne serait-ce que pour éviter qu’on nous trompe.

La veuve pinça les lèvres et cligna des paupières. Ses joues rouges de poudre et de colère tranchaient sur son teint blanc accentué par le violet vif de sa robe. Sans attendre de réplique, Isabelle, après avoir poliment salué le petit groupe, se dirigea d’un pied ferme vers l’endroit où elle avait vu Pierre pour la dernière fois. Elle avait une soudaine envie de danser et de s’amuser.

L’orchestre entamait un menuet. La jeune femme chercha son mari des yeux, mais ne le vit point. Pourtant, il se tenait là il y avait à peine dix minutes. Scrutant la foule, elle chercha sa belle tête blonde qu’il avait à peine poudrée, sachant qu’elle détestait cela: cela la faisait éternuer.

À l’autre bout de la salle, elle aperçut son frère Étienne, qui était toujours dans le commerce des fourrures. Que pouvait-il bien faire ici, dans un endroit où la majorité des marchands portaient des noms tels que Dunn, Walker ou Livingstone, lui qui était tellement patriote? Il discutait avec deux messieurs. Le plus grand, distingué et à l’air hautain, était le sieur Luc de La Corne, un parent de l’abbé de La Corne, qui était militaire et commerçant de pelleteries. Elle le connaissait pour l’avoir croisé lors d’un souper auquel elle assistait en compagnie de Nicolas des Méloizes. L’homme s’était distingué sous le commandement de Montcalm, lors de l’attaque victorieuse du fort William-Henry et lors du siège de Carillon. Ses exploits lui avaient valu la prestigieuse croix de Saint-Louis en 1759. Mais, à cause de ses grandes connaissances des langues et des mœurs des Sauvages, qu’il avait commandés lors de la bataille de Sainte-Foy, les Anglais le soupçonnaient de fomenter la révolte dans la région des Grands Lacs.

Membre de l'élite coloniale, que l'occupant encourageait à retourner en France, il était l'un des rares survivants du naufrage de l'*Auguste*, sur les côtes du Cap-Breton, en novembre 1761. Il avait perdu ses deux enfants et son frère dans le malheureux événement. De retour à Montréal après un long et difficile voyage à travers les bois enneigés et sur les rivières gelées, La Corne avait abandonné son projet de retourner dans la vieille métropole et avait décidé de s'installer définitivement au Canada.

Le deuxième homme avec lequel s'entretenait son frère était aussi dans le commerce des fourrures et s'appelait Maurice Blondeau. Étienne était parti avec lui lors de sa dernière expédition. Ils étaient revenus de Michillimackinac³ au début du mois d'octobre avec le récit effrayant du soulèvement des Ojibwas et des Chippewas dont ils avaient été témoins : les Sauvages avaient pris d'assaut le fort et massacré la garnison. Il y avait eu plusieurs attaques de ce genre au cours de l'été 1763. Très inquiètes, les autorités avaient émis une ordonnance interdisant à tout marchand de fournir vivres, armes ou munitions aux Sauvages de la région des Grands Lacs. Un certain chef odawa très influent, Pontiac, menaçait la paix dans cette région. Évidemment, les commerçants de Montréal avaient réagi et crié à l'injustice : on portait atteinte à la liberté du commerce.

Son frère la vit, lui sourit, puis reporta son attention sur ses interlocuteurs. Elle lui rendit son sourire et ne s'en occupa plus : ils ne se voyaient et ne se parlaient que très rarement maintenant. Bien sûr, Étienne était venu lui rendre visite rue Saint-Gabriel. Il s'était même lié d'amitié avec Pierre, qui le faisait gracieusement profiter de ses compétences professionnelles à l'occasion. Elle le croisait ainsi dans le bureau de son mari et lui servait le *tea* avec des gâteaux. Il lui demandait poliment des nouvelles de son neveu, qu'il ne cherchait cependant pas à voir. Étienne ne changerait jamais. Parfois, elle comprenait l'inimitié qui s'était installée entre Justine et lui. On n'enferme pas deux serpents dans le même bocal...

Au milieu de l'assemblée bigarrée, la jeune femme reconnut quelques visages familiers. Il y avait là Francis Maseres, qui discutait avec le marquis Alain Chartier de Lotbinière et son épouse, Marie-Josephte. Plus loin, elle vit un groupe d'hommes de loi, parmi lesquels se trouvaient William Hey, Charles York et James Marriott. Près d'eux, des négociants, dont l'arrogant Thomas Walker, riaient aux éclats.

3. À l'origine, Michillimackinac était une mission jésuite installée sur le détroit séparant le lac Huron du lac Michigan. Cette mission est devenue plus tard l'un des postes de traite français les plus importants dans la région des Grands Lacs.

Les gens se regroupaient par milieux : capitaines de milice canadiens entre eux, dames de noble naissance, épouses de roturiers, officiers... Une bonne partie de l'armée britannique était venue de Québec. Au milieu de toute cette foule, elle se sentait comme une fleur parmi les ronces. En définitive, les bals et les dîners officiels ne l'amusaient plus.

Enfin, elle vit Pierre avec cinq personnes, dont trois lui étaient inconnues. Le premier homme, grand et mince et d'un certain âge, avait une allure plutôt austère. Un Anglais, décréta-t-elle. Sans doute un de ces nouveaux marchands qui se targuaient de connaître la formule chimique pour tout changer en or. Les deux autres, nettement plus jeunes, avaient le visage rubicond à cause du bon vin. Deux frères, à n'en pas douter. La ressemblance était frappante.

Avec eux se tenait Edward Gray, un commerçant de la ville qui s'occupait particulièrement d'encans. Enfin, le cinquième homme, Pierre Foretier, spéculateur immobilier, était un ami de longue date dont l'épouse, Thérèse, était assez charmante.

Les affaires allaient bien et ces marchands qui avaient suivi l'armée anglaise étaient venus saigner ce qui restait de l'économie canadienne. Il fallait se faire une raison, car ces gens venaient régulièrement à l'étude de Pierre dont ils remplissaient les coffres. Se faufilant dans un sensuel froufrou sur lequel certains se retournèrent, elle arriva jusqu'à son époux.

— Ah! s'exclama-t-il dans un large sourire en la voyant arriver. Venez, ma douce, que je vous présente trois nouveaux venus dans notre belle *province of Québec*. John McCord, et Joseph et Benjamin Frobisher. Messieurs, ma merveilleuse épouse, Isabelle.

Les hommes la saluèrent et elle s'inclina poliment, agitant son éventail pour cacher la grimace qu'elle ne put s'empêcher de faire. Elle détestait lorsque Pierre se mettait obséquieusement à parler anglais. S'emparant de sa main qu'elle lui tendit à contrecœur et qu'il effleura de ses lèvres, Joseph Frobisher fit un large sourire qui lui donna l'air d'un brochet prêt à mordre dans un bel appât.

— Enchanté, murmura-t-il en français.

— Messieurs Joseph et Benjamin Frobisher sont venus ici pour se faire une place dans le commerce de la pelleterie. Tout comme monsieur McCord, ils veulent faire de grandes choses ici!

— Ne le veulent-ils pas tous? rétorqua Isabelle avec un grand sourire.

Foretier piqua du nez et Pierre prit le coude de sa femme, le pressant légèrement en guise d'avertissement. Il n'était pas ques-

tion pour lui de s'aliéner ces clients potentiels. Elle le savait bien et n'avait pas envie de gâcher cette soirée.

– Vous êtes ici depuis longtemps, monsieur McCord?

– Non, mais assez pour... *notice* que ici l'hiver *is very cold*. *My wife, Margery*, aime pas beaucoup.

– Mais il ne fait que commencer! Je crains que vous n'avez encore rien vu, monsieur McCord. Êtes-vous originaire d'Écosse?

– *No, north of Ireland*.

– Monsieur McCord possédait un débit de boissons, précisa Pierre.

– *Beer*.

– Et vous avez des enfants?

– *Yes*.

– Se plaisent-ils ici? Euh... *Do your children like live in Canada?*

– *Oh, yes! Do you speak English, madam?*

– *Aye, a wee bit!* répondit Isabelle en rougissant légèrement.

– *Oh! I see*. Vous appris avec un Écossais, je pense, remarqua l'Irlandais sans méchanceté. Peut-être que vous connaître lieutenant Alexander Fraser, du *Fraser's Highlanders regiment*? *My daughter, Jane*, vient de fiancer le lieutenant Fraser. Monsieur Fraser *has just...* acheté la seigneurie La Martinière *of Beaumont*.

– Euh... oui. J'en ai vaguement entendu parler, murmura Isabelle, le regard perdu vers un groupe d'hommes qui discutaient plus loin.

Le cœur de la jeune femme se mit à lui tambouriner la poitrine avec tant de force qu'elle en perdit momentanément le souffle. Pierre, qui lui tenait toujours le coude, la soutint.

– Ça ne va pas, Isabelle?

– Euh... cela passera...

Une gigue lui arrivait aux oreilles. Son corset la comprimait. La transpiration mouillait sa chemisette. Pierre se pencha sur elle, son beau visage tout chiffonné d'inquiétude.

– Vous êtes certaine que ça va aller, ma douce? Vous êtes si pâle. Peut-être devriez-vous vous asseoir un moment?

– Non, répliqua-t-elle un peu abruptement, je... Faites-moi danser, Pierre, je vous prie.

Le jeune Joseph Frobisher s'avança et s'inclina devant elle, une main posée sur son cœur à la manière chevaleresque et les yeux profitant d'un délicieux point de vue sur son corsage.

– Si madame me permet... *the honour of this dance?*

Isabelle resta un moment interdite devant l'audace du jeune Anglais. Ne sachant que répondre, elle interrogea silencieusement Pierre, dont la ligne des lèvres s'était amincie.

– Accordez-la-lui, ma douce, murmura-t-il en baissant les yeux. De toute façon, j’ai à discuter avec ces messieurs. Monsieur McCord veut se relancer dans le débit de boissons. Il aimerait bien s’installer à Québec, où la garnison constituerait une bonne clientèle. J’essaye de le faire changer d’idée avant qu’il ne parte là-bas la semaine prochaine. Ne vous en faites pas.

« Bien sûr, madame divertit les clients pendant qu’on discute affaires... » Elle sourit à Pierre, puis au jeune homme qui attendait, la main toujours sur sa veste. La tête haute, elle se laissa guider par cette main qu’elle découvrirait maintenant, avec un certain dégoût, toute moite. Elle régla son pas sur celui de son cavalier, tout en scrutant les convives à la recherche de sa troublante vision. Cette chevelure aux reflets de bronze, ce nez busqué... L’homme vêtu d’un habit de drap noir lui tournait le dos, mais elle avait surpris son profil, reconnu son maintien. « Cela ne peut être lui... Il n’irait jamais dans une soirée comme celle-ci! » songea-t-elle, en émoi.

De son regard perçant, l’homme parcourait les rangs des danseurs qu’une vague d’allégresse faisait onduler. Apparemment, Kiliaen Van der Meer ne se trouvait pas là.

– Nous n’avons qu’à repartir, déclara-t-il en se penchant vers son compagnon.

Gabriel Cotté plissa les yeux et examina un à un les visages qui défilaient devant eux. C’était lui qui devait mettre l’Américain en contact avec le négociant que tous appelaient « le Hollandais ».

– Je vois Blondeau, mais pas Van der Meer. Désolé, mon ami. On m’avait pourtant assuré qu’il serait ici ce soir.

Tapant du pied au rythme de la musique, un troisième homme qui n’avait encore rien dit se tourna vers eux, la bouche de son mince visage fendue jusqu’aux oreilles. Le front arrondi, légèrement proéminent, le menton en galoche, on aurait dit un pierrot lunaire, de profil.

– Plutôt dommage pour le Hollandais, *I’ll say!* Toutes ces charmantes créatures... Hum... *divine...*

Cotté partit d’un grand rire qui détourna momentanément l’attention des groupes voisins. Le premier homme en fut agacé.

– Van der Meer sait dénicher les plus jolies créatures dans cette ville, Jacob. Ne vous en faites pas pour lui. C’est sans doute ce qui l’a retenu, d’ailleurs. Tiens... fit brusquement Cotté en montrant d’un mouvement du menton un couple qui sautillait sur la piste. N’est-ce pas là l’un de ces nouveaux marchands anglais... Benjamin Frobisher?

– *He’s Joseph*, corrigea Jacob Solomon en suivant le mouvement fluide de la robe vert mousse miroitante.

– Ah! Joseph! Bonté divine! Il n’a pas été long à folâtrer dans le jardin de notre cher notaire Larue! Mais quel appât il a, celui-là, aussi! Avec une femme comme ça, il ne faut pas chercher pourquoi il arrive à chiper toute la clientèle de Mézières!

– Qui est cette dame? demanda le premier homme, captivé par la splendeur de la femme en question.

– Madame Isabelle Larue, née Lacroix, l’Écossais. Mais, gare à celui qui se frotte à elle! Le notaire y tient comme à la prune de ses yeux. Si Frobisher a obtenu la faveur de danser avec elle, c’est que Larue doit avoir flairé une bonne affaire. Un beau finaud, ce notaire! Il s’acquitte avec les marchands anglais, pour lesquels il rédige des contrats, des testaments... Enfin... comme on dit, l’argent ne garde pas l’odeur de celui qui l’offre!

L’Écossais observait la dame depuis un bon moment. En fait, dès qu’il avait mis les pieds dans la salle de bal, il avait remarqué cette beauté en compagnie des épouses des notables de Montréal. Il l’avait ensuite suivie des yeux sur la piste de danse, tandis qu’elle sautillait avec son cavalier qui la dévisageait avec intensité. La grâce de ses gestes exprimait des choses qu’une femme de bonne naissance n’oserait jamais dire avec des mots. Cette sensualité qui se dégageait d’elle... Tous les hommes se tournaient discrètement vers elle lorsqu’elle passait près d’eux.

– Dites-moi, Cotté, ce notaire Larue n’est-il pas celui qui a rédigé le contrat du Hollandais?

Son compagnon se pencha vers lui.

– Oui, c’est bien lui. Pierre Larue.

– C’est donc son mari? Ah! Dommage!

– Beau brin de fille, hum? On raconte dans les alcôves que son fils de trois ans est... l’œuvre d’un autre, chuchota-t-il, et qu’il a les cheveux aussi rouges que le feu. Elle est de Québec, vous voyez? Vos régiments n’ont-ils pas passé l’hiver là-bas, après la capitulation?

– Hum.

Un raclement de gorge tira l’Écossais de sa rêverie. Ignace Maurice Cadotte se tenait derrière eux. Il avait les joues rougies par le froid, et des flocons de neige encore agglutinés sur son toupet.

– J’ai trouvé le Hollandais, annonça-t-il, essoufflé. Il est à l’auberge Dulong.

– Que fait-il là-bas, pardi? grogna Cotté.

– Ben, il fête.

– *Damn Van der Meer!* s’esclaffa Solomon en tapant des mains.

Préférer la compagnie des voyageurs à celle des plus belles femmes du pays? *This guy*, il m'intrigue!

L'Écossais sourit. Il ne connaissait Jacob Solomon que depuis trois mois. Mais l'homme lui avait plu d'emblée, avec sa simplicité et son entrain. Natif de New York, soldat dans les troupes coloniales américaines de l'armée britannique ayant été remercié dès la fin des conflits, ce jeune Juif avait déménagé avec sa femme et sa fille à Montréal pour tenter sa chance dans le commerce des fourrures. Son père, banquier, était mort moins d'un an auparavant et lui avait légué une petite fortune. N'ayant aucun intérêt pour la haute finance, il s'était laissé conduire ici par son goût de l'aventure.

Solomon était entré en contact avec lui par l'intermédiaire de Philippe Durand, qui était le frère de Marie-Anne, la femme avec qui l'Écossais vivait. Elle-même était la veuve de son ancien employeur, le marchand André Michaud. Solomon était un riche négociant qui se cherchait un associé habitué au pays. L'Américain, rendu amer par son expérience dans l'armée britannique et ne le cachant pas, préférait un négociant canadien connaissant les anciennes routes des Français et prêt à en découvrir d'autres à un marchand britannique.

Le Hollandais parcourait le pays en quête de fourrures depuis des années. Philippe, qui le connaissait, l'aurait tout de suite suggéré à Solomon. L'Écossais devait seulement mettre en contact les deux hommes. En s'associant avec Van der Meer, le Juif aurait sans doute la possibilité de racheter sous peu ses parts dans la compagnie: le marchand, qui se faisait vieux et trouvait les voyages de plus en plus difficiles, avait évoqué son désir de prendre sa retraite bientôt.

L'Écossais soupçonnait Philippe de vouloir favoriser cette association pour des raisons bien personnelles. Durand lui avait rapidement parlé du Hollandais. Lors de son dernier voyage, l'homme s'était apparemment vu confier une mission secrète par un groupe de marchands – dont Durand faisait partie – qui se rebellait contre les mesures sévères prises par le gouvernement anglais. Il semblait maintenant rechigner à la mener à bien et refusait de rencontrer le groupe avant son retour du Grand Portage, à la fin de l'été prochain. Tout l'hiver, les dents avaient grincé. Il fallait à tout prix que Van der Meer rende des comptes: le commerce de pelleteries était au plus mal.

L'agitation dans la région des Grands Lacs restreignait le territoire de traite et avait poussé ce groupe de négociants à former une ligue dans le but de prêter main-forte aux tribus qui se révoltaient contre les autorités britanniques. Évidemment, chacun y trouvait son intérêt, politique pour les uns, commercial pour les autres.

Mais le but était commun : bouter les garnisons anglaises hors du pays et reprendre possession des terres.

On avait sollicité le concours des Français toujours postés en Louisiane⁴. Mais les démarches n'avaient eu jusqu'ici qu'un succès mitigé. Dans l'espoir d'obtenir son appui, Pontiac avait communiqué avec le capitaine Neyon de Villiers, commandant du fort de Chartres⁵. Cependant, l'homme lui avait conseillé d'enterrer la hache de guerre. De toute évidence, il cherchait à entrer dans les bonnes grâces de ses nouveaux maîtres. Il n'était donc pas intéressé à soutenir le mouvement. Pourtant, une poignée de marchands d'origine française, du pays des Illinois et des Delawares, s'étaient joints à eux. De plus, on soupçonnait certains négociants américains, désireux de s'approprier le marché prometteur de l'ouest du continent, de participer secrètement à la rébellion de Pontiac, bien que, par peur des représailles, aucun ne se fût ouvertement déclaré.

Ainsi, au cours de l'été 1763, pendant que les Sauvages mettaient les avant-postes fortifiés de la vallée de l'Ohio et des Grands Lacs à feu et à sang, un coffre rempli de louis d'or et de piastres espagnoles avait remonté le Mississippi jusqu'au lac Supérieur, où le Hollandais devait en prendre livraison. L'argent était destiné à payer les armes et les munitions que réclamaient les rebelles canadiens. Cependant, le Hollandais, que l'on savait revenu du poste de traite du Grand Portage à la fin de septembre, était resté introuvable. Il n'était sorti de l'ombre que depuis un mois et recrutait des hommes pour sa prochaine expédition. Lorsqu'on l'avait interrogé sur l'argent qu'il était censé avoir en sa possession, il avait déclaré qu'il l'avait caché dans un endroit sûr. L'encre du traité de Paris était encore fraîche. Il était plus sage d'attendre afin de voir ce qu'allait décider le gouvernement quant aux territoires de traite, maintenant que Pontiac se tenait tranquille.

La rébellion des Sauvages semblait effectivement s'être éteinte depuis la fin du siège du fort Detroit⁶. Les membres de la ligue avaient donc acquiescé, du bout des lèvres, à la suggestion du

4. Pour protéger la Louisiane d'une invasion anglaise, la France avait cédé à l'Espagne, en 1762, la partie du territoire située sur la rive droite du Mississippi. À la signature du traité de Paris, la région est donc revenue à la Couronne de Madrid. Toutefois, pour diverses raisons, les Français continuèrent de l'administrer.

5. Fort de pierre construit sur la rive du Mississippi qui était le quartier général français de l'Illinois. Le territoire étant devenu possession britannique en 1763, le commandement du fort fut relevé de ses fonctions en 1765 par le 42^e régiment royal des Highlands.

6. Construit par les Français et portant originellement le nom de fort Pontchartrain, cet ouvrage était situé sur la rive nord de la rivière Detroit, à l'endroit où est aujourd'hui sise la ville du même nom, dans le Michigan, aux États-Unis.

Hollandais. Mais la rancœur continuait de faire son œuvre et les dissensions avaient divisé le groupe. Philippe Durand, qui avait repris le commerce de son beau-frère, André Michaud, était de ceux qui souhaitaient à tout prix mettre la main sur le coffre. Jacob Solomon tombait à pic pour lui, car sa haine des autorités anglaises faisait de lui un associé idéal pour l'aider à arriver à ses fins.

Délaissant la frénésie des danseurs, l'Écossais se tourna vers le Juif, qui tapait des mains en suivant une jolie demoiselle des yeux.

– Soit! fit-il en faisant mine de partir. Gabriel vous conduira à Van der Meer demain. Aujourd'hui, il est trop tard. Je dois retourner à la Batiscan dès ce soir pour retrouver Marie-Anne. De toute façon, le Hollandais ne doit plus être en état de parler affaires.

Comme il se retournait pour jeter un dernier coup d'œil vers la belle épouse de Larue, il la surprit en train de le fixer, figée sur la piste. Son teint était si pâle...

– *Madam? Madam? Are you... Vous allez bien?*

Le cœur d'Isabelle battait à lui rompre la poitrine. Il était bien là, à quelques pieds d'elle, la dévisageant d'un air indéchiffrable. Une bouffée de chaleur la fit vaciller. «Alex!...» L'homme fit simplement une petite révérence et se détourna, sans plus, la laissant pantoise au milieu des danseurs qui l'évitaient. Elle demeura là, immobile, le regard braqué sur la sombre chevelure aux reflets de bronze qui disparut dans une mer de perruques. Les larmes lui voilaient les yeux.

– *Madam!*

Une pression sur son avant-bras lui fit tourner la tête. Monsieur Frobisher, penché sur elle, la regardait d'un air inquiet.

– Je suis... confuse, monsieur, arriva-t-elle à articuler en retenant à grand-peine les sanglots qui l'étranglaient. Pardonnez-moi, je... suis un peu fatiguée. Je crois que je devrais m'asseoir un moment. Vous seriez bien gentil d'aller me chercher un verre de punch, cela me ferait le plus grand bien.

– *Punch, yes, yes! With great pleasure, madam!*

La voix se perdit dans une envolée musicale, tandis qu'Isabelle plongeait dans ses souvenirs.

– Bon Dieu! Les Canadiens ont à peine eu le temps de se remettre des horreurs de la guerre que Thomas Gage leur demande de s'engager dans la milice pour combattre les Sauvages qui, par le passé, ont été leurs alliés! C'est impensable, je vous le dis! claironna Blondeau avec irritation.

– On recrute des volontaires, intervint La Corne. Personne

n'est contraint de s'engager, vous le savez bien. D'ailleurs, Burton s'y oppose farouchement. Il craint que les sulpiciens n'incitent les soldats de la milice, des hommes armés, à se révolter. Il n'a pas tort! Pour ces mêmes raisons, plusieurs traiteurs⁷ anglais sont en froid avec Murray, qui se sert du clergé catholique pour le recrutement. Il y a de la colère et du ressentiment chez eux. Nous savons tous combien l'Église est influente au sein de la population... Je ne prédis rien de bon.

— À Québec, le vent de la révolte ne souffle pas très fort, intervint Étienne. Les listes de recrutement ne sont pas longues. Mais icitte, à Montréal, c'est une autre histoire. Les marchands canadiens craignent la concurrence des Anglais, avec raison, j'vous l'dis! Les territoires autorisés pour la traite n'offrent plus rien. Les marchands demandent la possibilité d'ouvrir des voies vers l'ouest.

— Et ce vent qui souffle sur Montréal, monsieur Lacroix, vous aurait-il happé dans sa course? s'informa La Corne avec un demi-sourire.

L'air sibyllin, Étienne retroussa les coins de sa bouche, préparant une réponse tout en laissant son œil vagabonder parmi l'assemblée bourdonnante. Tout à coup, il figea son expression et plissa les yeux pour mieux scruter les traits de l'homme qui se tenait aux côtés de Gabriel Cotté, qu'il venait d'entrevoir.

— Tiens, tiens! ricana Blondeau, interprétant mal l'air médusé d'Étienne. Je crois que notre ami Lacroix vient d'être envoûté par une sylphide!

L'homme quittait la salle. Étienne bredouilla des excuses et traversa d'un pas décidé la piste de danse, provoquant des exclamations et des regards réprobateurs. Isabelle se trouvait là. Livide, elle avait les yeux rivés sur l'endroit où venait de disparaître l'inconnu, ce qui confirma les soupçons d'Étienne. L'homme rejoignit Cotté, qui s'appêtait lui aussi à quitter la salle. Lui attrapant le coude, il le poussa dans un coin.

— Ah! Si c'est pas mon bon ami Étienne Lacroix! Que fais-tu à Montréal? Tu pars pour les Pays d'en Haut en mai?

— Bonsoir, Gabriel. L'homme à qui tu parlais il y a deux minutes, c'était qui?

La nervosité éraillait la voix d'Étienne plus que de coutume. Cotté fronça les sourcils.

— Le Juif? Jacob Solomon. Il...

— Non, l'autre. Un Écossais, je pense.

7. Marchands de fourrures.

– Ah! L'Écossais? Jean l'Écossais. Il travaille pour Philippe Durand. Pourquoi, tu cherches des recrues?

«Jean l'Écossais», répéta mentalement Étienne. Se serait-il trompé? À moins que le type ne se serve d'un pseudonyme... ce qui serait fort possible. Il se tourna vers l'endroit où s'était pétrifiée Isabelle: elle avait disparu. Non, il n'avait pas fait d'erreur. L'homme qu'il avait aperçu était bien l'ancien amant de sa sœur. Il toussota et remua pour contenir sa nervosité grandissante.

– Euh... non. Enfin... peut-être. Il travaille pour Durand, tu dis?

– C'est son homme de confiance, en fait. Il vit avec sa sœur, la belle Marie-Anne. La veuve de Michaud, tu te souviens?

– Hum... oui. Merci, Gabriel.

– Je sortais pour prendre un dernier verre avec le Hollandais, à l'auberge Dulong. Tu veux te joindre à nous?

– Avec Van der Meer?

– Oui, je dois le voir. J'ai un homme qui cherche un associé. Ce Solomon dont je t'ai parlé.

– Une autre fois, peut-être. Bonsoir, mon ami.

Quelques minutes plus tard, Étienne se retrouvait dans la rue obscure. La neige fraîchement tombée couvrait le bournier qu'était la rue Saint-Paul et étincelait comme un lit d'étoiles. Il examina un instant les pistes qui la marquaient. La boue ne s'était pas encore cristallisée sur les bords. Il les suivit donc.

Près de la porte Saint-Martin menant au faubourg Québec attendait un équipage. Trois individus discutaient. Caché dans l'ombre des remparts, Étienne les épia. Il reconnut la silhouette de celui qui se faisait appeler l'Écossais. L'homme grimpa dans la voiture. Un autre le suivit, tandis que le troisième montait sur le siège avant et empoignait les rênes. Le fouet claqua sur les croupes enneigées, accompagné d'un «hue!» L'équipage s'ébranla dans un grincement, fit demi-tour et s'engagea dans la rue Sainte-Marie, en direction de l'est. La main encore crispée sur son couteau, Étienne fixa la masse sombre de la voiture jusqu'à ce qu'elle fût complètement avalée par l'obscurité et les volutes de neige qui flottaient derrière elle.

– Nous nous retrouverons, l'Écossais. Pour Marcelline.

– Êtes-vous prête, ma douce?

Pierre soutenait par le coude Isabelle, qui tenait à peine sur ses jambes molles.

– Ouuui.

C'était plus un miaulement qu'un mot. La jeune femme ferma les yeux pour atténuer son tournis et se retint au mur pour ne pas piquer du nez. Une nausée lui souleva l'estomac. Voyant son teint grisâtre, Pierre pressa le pas. La voiture attendait. Un peu confuse, Isabelle rata une marche et glissa sur quelques degrés.

– Oooh! fit-elle en se rattrapant au bras de son époux. Je... suis...

– Un peu ivre, je dirais, compléta Pierre en souriant. Ce jeune Frobisher n'arrêtait pas d'aller et venir entre la fontaine de punch et vous. Vous l'avez ensorcelé, je le crains. Je ne vous en tiens pas rigueur... Comment un homme pourrait résister à vos charmes, madame Larue? Vous étiez la plus... divine des fées du printemps... Hum... Vous inspirez l'amour. Psyché doit être pâle de jalousie.

Isabelle émit un hoquet en affichant une expression ironique.

– Vrai-vraiment? Enfin... si vous le dites!

Elle pouffa de rire. Le seul homme à qui elle aurait vraiment voulu plaire et inspirer quelque chose s'était éclipsé dès qu'il l'avait vue. Pourtant, le regard qu'elle lui avait surpris était dénué de toute forme d'animosité. Il lui avait même paru... serein. Cela l'avait laissée perplexe, voire inquiète. S'il l'avait aimée, il aurait certainement eu du ressentiment contre elle, qui l'avait trahi si honteusement... Il aurait dû lui témoigner ne serait-ce qu'une légitime froideur. Elle l'aurait compris et accepté. Mais qu'il fût... si calme et souriant... Se serait-elle trompée à ce point sur ses sentiments?

Son pied dérapa sur la pierre couverte de gadoue, et son rire s'acheva dans un petit cri. La plus belle des fées? Pour l'instant, les charmes de la fée faisaient piètre figure et allaient s'imprimer dans la neige si Pierre ne la soutenait pas de sa main ferme. Elle se sentit poussée sur le siège de la voiture.

– Basile!

– Oui, monsieur?

– Conduisez-nous sur le coteau Saint-Louis.

– Bien, monsieur.

Isabelle tourna un œil vitreux vers son mari qui refermait la portière.

– Le coteau Saint-Louis? Par ce temps? Je préférerais aller dormir... geignit-elle en bâillant.

– L'air pur vous fera le plus grand bien, ma douce, et l'aube se lèvera d'ici peu. Vous verrez, le lever du soleil est magnifique du haut de la montagne.

– Magnifique, répéta Isabelle dans un faible murmure et en luttant contre le sommeil et la nausée.

L'air frais lui fit en effet beaucoup de bien et la vue de la ville sous le ciel pâlisant aux tons pastel apaisa son trouble. Une vision... Ce n'était qu'une vision, se disait-elle, les yeux perdus dans les rubans bleus au-dessus d'elle. Alexander ne pouvait se trouver à ce bal. C'était un homme qui lui ressemblait, rien de plus. Puis, le bleu intense du regard et la ligne si particulière du sourire lui revenaient, semant le doute dans son esprit bouleversé.

Se tenant à ses côtés, Pierre, le menton posé sur son épaule, l'enveloppait de ses bras. Son haleine réchauffait sa joue. Elle ferma les yeux, se laissa bercer par le gazouillis des oiseaux qui se réveillaient après une nuit froide. Quelle nuit! Quel bal! Madame Larue s'y était amusée, le pied et le coude légers. Mais son cœur lourd s'y était ennuyé.

– Votre tête va mieux?

Tendre Pierre, toujours aussi bienveillant et attentionné. Comment pouvait-elle lui confier son bouleversement?

– Un peu.

– Vous voulez marcher encore?

– Basile doit s'impatienter... Nous devrions peut-être rentrer.

– Basile fait ce qu'on lui demande, Isabelle, susurra Pierre en la faisant pivoter entre ses bras pour lui faire face. Il a dormi toute la soirée. Et je n'ai pas envie de rentrer... du moins, pas tout de suite. À moins que vous n'ayez froid?

– Je n'ai pas froid.

Une galette de neige mouillée tomba tout près d'eux. La douceur de l'air dégarnissait les branches des sapins de leur parure immaculée. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient admirer la ville et ses faubourgs. Le faubourg Saint-Joseph, au sud-ouest des remparts, se trouvait à leurs pieds, tout au bout du chemin sinueux et abrupt de la montagne. Depuis la ville, on y accédait par la porte des Récollets. Si on regardait vers le nord-est, on apercevait la côte Saint-Laurent et ses vergers, qui ne tarderaient pas à embaumer la campagne. Isabelle y emmènerait Gabriel faire des pique-niques. Le petit garçon adorait s'amuser dans la nature, courir après les papillons.

Suivant le mince filet givré de la Petite Rivière qui longeait les murs de la ville, le regard d'Isabelle aboutit au faubourg Québec, bordé de bouts de landes marécageuses et de champs endormis sous la neige. Le nom de l'endroit lui fit penser à sa ville qui lui manquait tant, avec ses marées, son vent du large légèrement iodé et sa grande île d'Orléans. Dans quelques semaines, elle y retournerait, enfin. Ce serait la première fois depuis plus de trois ans. Gabriel était maintenant assez grand pour supporter un si long voyage.

Se faisant câlin, Pierre caressait ses épaules et sa nuque d'une main gantée. Elle sentait son corps chaud et solide se presser contre le sien. Dans les salons de Montréal, on enviait madame Larue d'avoir réussi à le retenir dans les filets du mariage. Elle savait bien qu'on faisait des gorges chaudes des aventures passées du beau notaire. Ainsi, elle avait appris que Pierre avait été plutôt galant avec la gent féminine. Cela la contrariait un peu de savoir que certaines de ces femmes connaissaient son mari aussi «intimement» qu'elle. Non qu'elle fût jalouse, mais cela l'embarrassait de servir de sujet de plaisanterie à ces charmantes dames de la bonne société.

Exprimant son besoin de sommeil par un bruyant bâillement, elle se remplit les poumons de l'air frais qui embaumait la résine de conifères. Levant son visage vers celui de Pierre, elle rencontra son regard pénétrant. Ses traits étaient détendus et doux. Il posa ses lèvres sur son front et la serra fortement contre lui.

– Vous me comblez, madame Larue. Vous me comblez... Isabelle. Le saviez-vous? Vous l'ai-je déjà dit?

Elle entendait dans sa voix combien il était sincère.

– Non... enfin, peut-être... murmura-t-elle en fermant ses paupières sur ses yeux brûlants.

Elle aurait tellement aimé lui répondre pareillement. Mais elle n'y arrivait pas, malgré tout l'effort qu'elle faisait.

– Je vous aime, ma douce, mon ange... Je vous aime comme j'aime l'aube qui se lève sur un jour nouveau, comme j'aime une nuit constellée d'étoiles. Vous êtes l'astre de ma vie, Isabelle...

Avec une infinie douceur, il posa sa bouche sur celle d'Isabelle. Le baiser était tendre, puis se fit avide. Déstabilisée, la jeune femme se laissa porter par les bras qui se resserraient autour de sa taille. Les mouvements sensuels de Pierre lui procuraient, malgré elle, des sensations. Elle n'aimait pas son mari d'un amour fougueux. Mais elle n'arrivait pas non plus à le détester complètement. Bien qu'elle en eût honte, elle aimait ses caresses, ses mains sur elle. Il savait comment faire naître le désir en elle. Mais ressentir du plaisir avec un autre homme qu'Alexander la culpabilisait.

En dépit de tous ses efforts pour oublier le père de son fils, elle n'y arrivait pas. L'aimait-elle encore vraiment cependant? N'entretenait-elle pas secrètement son souvenir pour nourrir sa frustration d'avoir été forcée de le quitter? Elle l'avait espéré, attendu durant les semaines qui avaient suivi son mariage avec Pierre Larue... Il n'avait donné aucun signe de vie : il l'abandonnait à son sort. Elle ne comprenait pas son comportement et en était profondément attristée. N'aurait-il pas dû chercher à la revoir, à la

reprendre s'il l'aimait? Elle se disait qu'il n'en valait pas la peine, que finalement Pierre était peut-être ce qui avait pu lui arriver de mieux, compte tenu de la situation. Elle pensait qu'Alexander avait sans doute appris qu'elle était mariée et se réjouissait de ne pas avoir à entretenir une femme et un enfant. Elle l'avait pourtant tellement aimé! Les années qui passaient déformaient-elles la perception qu'elle avait de cet homme?

Pierre s'écarta, plongeant son regard enamouré dans le sien.

— Il est temps de rentrer. Venez, mon ange, retrouvons la chaleur d'une étreinte avant que le jour ne se lève complètement... avec notre petit homme.

Et cet amour inconditionnel qu'il portait à Gabriel! Tout cela ébranlait son indifférence.

La maison était encore silencieuse. Les premières lueurs du jour s'infiltraient par la fenêtre et jouaient sur les cheveux d'Isabelle qui tombaient sur ses épaules nues, frémissantes. Les yeux fermés, la jeune femme laissait les mains de Pierre s'affairer sur les rubans et les agrafes qui retenaient ses vêtements. C'était d'habitude à Élise qu'incombait la tâche fastidieuse de la déshabiller. Mais Pierre savait faire. Ses doigts se mouvaient avec une agilité surprenante sur l'étoffe soyeuse et avec beaucoup de délicatesse. On aurait dit que l'homme effeuillait la plus fragile des fleurs cueillies dans les jardins de l'Amour.

— Vous me faites perdre mes sens, ma toute belle!

Ses caresses, les mots qu'il lui susurrail eurent raison des dernières réticences d'Isabelle. Posté derrière elle, il la délivra enfin du corset, ne la laissant parée que du magnifique collier d'émeraudes qu'il lui avait offert. Il fit alors glisser ses mains le long de ses flancs, jusqu'à ses seins qu'il emprisonna dans leur chaleur. Elle s'arc-bouta légèrement dans un faible gémissement. La tiédeur du corps de Pierre contre son dos l'attirait au milieu de la fraîcheur de la chambre.

— Ma déesse! Même Botticelli ne pourrait vous rendre grâce. Vous êtes si... si...

Il l'embrassa sur les épaules, laissant ses lèvres s'attarder sur sa peau, comme s'il voulait croquer dedans. Puis, tenant ses hanches dans ses mains, il la fit pivoter et s'accroupit devant elle. La tête encore étourdie par l'alcool, Isabelle garda son équilibre en prenant dans ses mains la chevelure de Pierre.

— Si... quoi?

— Si...

Dans un geste éloquent, il préféra goûter à la douceur du fruit plutôt qu'à celle des mots. Isabelle ne put empêcher ses jambes de fléchir, mais il la retint contre sa bouche. Tandis que des frissons extatiques la secouaient, elle revoyait des lambeaux de souvenirs et en était remuée. Puis, en même temps que son corps, elle sentit son esprit basculer et se retrouva couchée sur le lit. La bouche la parcourait, l'explorait, éveillait en elle des images. Psyché aimée de l'Amour, dont elle n'avait pas le droit de voir les traits, au risque de voir son âme déçue. Elle garda donc les yeux fermés et se concentra sur les gestes de l'amant sans visage qui se rendait maître de sa volonté, de son corps, de ses sens.

– Je vous aime... mon ange!

Sous les multiples baisers, elle se sentait envahie par la langueur.

– Mon amour, mon ange... répétait la voix, tandis que le corps de l'amant la recouvrait, se coulait en elle.

Non, ne pas ouvrir les yeux, ne pas voir son visage, sinon le rêve éclaterait. Les images défilaient derrière ses paupières, contribuant à son plaisir. L'Amour s'emparait d'elle, la possédait, la transportait au-delà d'elle-même, l'entraînait sur le faite du Magnifique... où elle se tint en équilibre un moment avant que le grand frisson de la volupté ne la saisisse. Son amant prit son plaisir avec elle. «Alexander... je t'aime...»

– Alex... murmurèrent doucement ses lèvres.

Elle entrouvrit les yeux, vaguement consciente des mots qui lui avaient échappé. Psyché découvrit alors le visage de son amant...

Il lui sembla que la Terre cessait de tourner, que les astres arrêtaient leur course dans le ciel et que le sol s'ouvrait sous elle. Psyché, la malheureuse. Celle qu'on a punie pour sa beauté en la mariant à un homme inconnu. L'oracle avait dit: «Sa parure de mariage sera sa tenue funèbre.» Psyché, l'éprouvée. Celle qui n'avait jamais perdu l'espoir de retrouver un jour son amour, et qui avait ainsi pu franchir les obstacles et marcher au bord des précipices. Psyché, celle qui, au bout de ses peines, avait été récompensée, recevant l'immortalité et vivant heureuse avec son bien-aimé pour l'éternité... Mais quand? Dans l'au-delà? Était-ce là sa destinée à elle, Isabelle: retrouver Alexander dans l'éternité? Errer dans son imaginaire à la recherche de son amour? Tout cela n'était qu'un conte, qu'un mythe...

Pierre, qui soufflait dans son cou, remua et se dégagea de son étreinte. Le lit grinça. Isabelle n'osait regarder son mari, de peur de voir au fond de ses yeux la blessure profonde qu'elle lui avait

infligée involontairement. Mais, en même temps, elle ne pouvait le laisser partir comme cela. Lentement, elle ouvrit complètement les paupières et se tourna vers lui. Assis sur le bord du lit dans la lumière crue du jour, il lui montrait son dos et ne bougeait pas.

– Pierre... articula-t-elle avec difficulté.

Une épaule bougea très légèrement.

– Je suis... dé-désolée... hoqueta-t-elle en étouffant un sanglot dans sa paume.

Que pouvaient les mots? Se recroquevillant sur elle-même, elle se laissa aller à son chagrin.

– Je suis... désolée... désolée... répétait-elle dans les draps.

La porte claqua. Elle demeura seule, terriblement seule.

Quelques jours s'écoulèrent, moroses. Pierre ne parut pas aux repas, demeurant enfermé dans son bureau s'il ne sortait pas tout simplement. Isabelle respecta son isolement. Elle profita de ces jours de solitude pour commencer à préparer ses malles en vue de son prochain voyage à Québec. La perspective du départ apaisait son chagrin. La séparation ne pourrait être que bénéfique. Pierre se languirait d'eux; le temps ferait son œuvre. Elle devait partir avec Gabriel dans trois semaines, le lendemain de son anniversaire. Elle aurait bientôt vingt-cinq ans. En y pensant, elle se sentit soudain vieille.

Le trouble qu'elle avait ressenti le fameux soir du bal lorsqu'elle avait croisé le regard de saphir ne la quittait plus. Avec lui revenaient des souvenirs qu'elle n'arrivait pas à repousser. Quels que fussent les efforts qu'elle mit à le haïr, elle devait bien se l'admettre: elle aimait toujours Alexander. Chaque rappel de ses baisers brûlait encore sa peau; chaque évocation de ses caresses faisait vibrer son cœur. Pour son plus grand malheur... et celui de Pierre.

Pourtant, c'était Pierre qu'elle avait épousé et avec qui elle devait partager sa vie, jusqu'à ce que la mort les sépare. Cette vie s'annonçait d'une tristesse terrible... Tomber enceinte lui paraissait maintenant la solution pour les rapprocher, Pierre et elle. Mais, pour cela, encore faudrait-il qu'ils se retrouvassent dans un lit.

Assise sur le tabouret de sa coiffeuse, perdue dans ses pensées, elle se brossait les cheveux. Elle posa lentement la brosse sur le plateau et essuya du revers de la main une larme qui coulait sur sa joue. Elle devait se ressaisir, ne serait-ce que pour le petit Gabriel qui ne comprenait pas pourquoi son papa ne soupait plus avec eux.

– *Il est... fâché cont' moi?*
« *Pas contre toi, mon amour, pas contre toi...* »
– *Bien sûr que non, mon cœur de joie. Ton papa est très occupé avec tous ces messieurs qui veulent des contrats.*
– *Ceux qui pa'lent ang'ais?*
– *Parrrent, Gabriel.*
L'enfant fit une moue déconfite.
– *Ça va. Tu y arriveras bien un jour, je le sais.*

La maisonnée était plongée dans le silence. N'arrivant pas à dormir, Isabelle se leva et tenta de lire un peu. Puis, pensant à Pierre, elle décida qu'il était temps de l'affronter, bien que cela la rebutât. Ils devaient tous les deux discuter et trouver un compromis qui allait redonner un semblant d'équilibre à la vie de leur fils. Résolue, elle se leva, enfila son peignoir et se glissa dans l'obscurité du couloir. Elle évita la lame du plancher qui craquait devant la porte ouverte de la chambre de son mari. La pièce était vide : il était sans doute encore dans son bureau.

Resserrant les pans de son peignoir sur elle, elle descendit les marches et avança à pas feutrés dans le salon. Dans la faible lumière lunaire, le clavecin qui trônait au centre de la pièce luisait. Elle s'en approcha et fit glisser ses doigts dessus, suivant le contour des roses peintes dans un enchevêtrement de rinceaux. Dans sa tête, la voix de l'instrument s'éleva. La musique, complice de ses états d'âme. Il y avait maintenant si longtemps qu'elle ne s'était pas livrée à ses influences lénitives.

Avant de partir pour la France, Justine lui avait fait livrer le clavecin, seul bien meuble hérité de son père et sauvé lors de la vente de la maison. Pierre lui avait réservé une place de choix dans le salon. Mais les doigts d'Isabelle n'avaient quasiment plus frôlé les touches d'ivoire depuis ce jour terrible où Justine avait annoncé le mariage avec le notaire Larue.

Une image vint à l'esprit de la jeune femme : sa mère assise devant ce même meuble, faisant courir ses doigts sur le clavier, les faisant voler même, éclaboussant la pièce d'une musique merveilleuse. Sa mère avait déjà joué de ce clavecin. Mais quand? Cela devait faire bien longtemps. Le souvenir était tellement flou.

Délaissant ses tristes évocations, Isabelle se dirigea vers le bureau, qui était éclairé. Doucement, elle poussa la porte et passa sa tête dans l'embrasure. Personne. Où était Pierre? Des murmures étouffés, un grondement sourd. Elle tourna la tête vers le fond de la pièce, où se trouvait un réduit qui servait de greffe. Elle n'était

jamais entrée là, n’y trouvant aucun intérêt. Pierre devait y chercher un document. Il serait peut-être préférable d’attendre au lendemain pour lui parler. Il était si occupé ces jours-ci. Non, elle n’aurait alors sans doute plus le courage de le faire. Fermant les yeux, prenant une profonde aspiration, elle se dirigea vers le réduit et ouvrit prudemment la porte.

Pierre se trouvait là effectivement, mais... mais... Plaquant sa main sur ses lèvres pour s’empêcher de crier, elle se retint au chambranle avec difficulté, les yeux écarquillés devant le spectacle qui s’offrait à elle : Pierre, de dos, martelait de son bassin le corps d’Élise, qui gémissait à chaque coup. La jeune femme, ayant probablement aperçu l’ombre de sa maîtresse, tourna la tête et poussa un petit cri qui se confondit avec le râle de Pierre, cambré et tendu dans la jouissance.

Fixant Isabelle de ses grands yeux de chouette, la servante se dégagea rapidement des mains de son maître, rabattit sa chemise de nuit et se recroquevilla dans un coin sombre. Pierre, encore engourdi par son plaisir adultère, mit plus de temps à réagir. Il resta un moment dressé sur les genoux, pantelant, la tête vers l’arrière, les bras ballants et la pièce à conviction bien en vue.

Enfin, voyant le visage effrayé d’Élise, il se retourna lentement et vit l’expression choquée de sa femme. Il y eut un moment de flottement, durant lequel Isabelle sentit le fragile lien qui les unissait tous les deux se rompre définitivement. Puis Pierre, rattrapé par la réalité, s’écroula sur le plancher en sanglotant.

– Oh, mon Dieu! Pardonnez-moi...

Tout à fait ressaisie, Isabelle le fixait froidement. Puis, après avoir lancé un dernier regard mauvais à la servante, elle pivota sur elle-même et quitta le réduit sans un mot.

Assise sur son lit, entourant de ses bras ses jambes repliées sous son menton, elle attendait. Il allait venir, frapper à la porte de sa chambre, elle le savait. Il prit une bonne heure avant de le faire. Elle leva la tête. La silhouette masculine apparut et se tint sur le seuil, prête à déguerpir. Aucune chandelle n’éclairait la pièce. Tandis que les secondes s’égrenaient, ils cherchaient chacun dans le regard de l’autre, à la lueur des flammes qui montaient dans l’âtre, un signe de fureur ou de repentir. Pierre se détourna le premier.

– Isabelle... vous devez comprendre...

– Comprendre quoi? Que vous n’arrivez pas à contrôler vos bas instincts?

– Il n’est pas question de cela, vous le savez...

– Dites-moi alors de quoi il s’agit, mon cher mari! Ce que j’ai... vu... Oh! Batinse! Élise partira dès demain! Il n’est pas question que vous rendiez grosses toutes les femmes du service domestique, pendant que moi...

– Rendre grosses?! C’est donc tout ce qui vous choque, qui vous préoccupe? Que je rende grosse la servante?

Il la dévisagea un bref moment, grimaçant d’incrédulité et de colère. Puis, il éclata d’un rire qui donna froid dans le dos à Isabelle.

– Rendre grosse? Ha! ha! ha! Ne vous en faites pas pour ça, il ne saurait en être question! Impossible! Je ne pourrais...

Il s’interrompit brusquement, voyant Isabelle froncer les sourcils.

– Et pourquoi en êtes-vous si certain? Sauriez-vous quelque chose sur Élise? À moins que...

Elle scrutait les traits de Pierre qui, ne pouvant plus soutenir son examen plus longtemps, se tourna vers le feu.

– Pierre, quelque chose m’échappe. Voulez-vous bien m’expliquer? Que voulez-vous insinuer?

– Je... Il... m’est impossible de... bafouilla-t-il en prenant appui sur le manteau de la cheminée et en baissant la tête. Je veux dire... Je suis stérile, voilà!

Un lourd silence tomba dans la pièce après ce terrible aveu: Isabelle mesurait le sens des mots qu’elle avait entendus. Sentant son ventre se crispier douloureusement, la jeune femme poussa un gémissement dans la paume de sa main.

«Je suis stérile... stérile.» La voix de Pierre résonnait encore dans sa tête. Il lui avait menti! Non, pas menti, puisqu’ils n’avaient jamais abordé le sujet d’avoir des enfants. Mais il s’était bien gardé de lui parler de ça, ce qui, à ses yeux, était comme un mensonge. La colère grondait en elle. Elle se retint avec difficulté de crier.

– De-depuis quand... le savez-vous?

– J’ai eu les auripeaux⁸ à treize ans, expliqua Pierre en fixant une petite boîte à mouches de faïence qui ornait la tablette à laquelle il s’agrippait. Le médecin... enfin, vous savez... Lorsqu’un garçon contracte les auripeaux à cet âge...

– Treize ans... Vous le saviez depuis longtemps... et vous ne m’en avez rien dit, murmura-t-elle âprement. Vous ne m’en avez rien dit!

Elle se rappela les regards réprobateurs de la fratrie de Pierre. Sa famille savait qu’elle portait le bâtard d’un autre. Il ne pouvait en être autrement, puisque Pierre ne pouvait procréer!

– Pardonnez-moi, Isabelle... J’aurais dû vous le dire, je sais.

8. Oreillons.

Elle ne répondit rien, figée dans le noir, pressentant le vide que lui réservait l'avenir. Instinctivement, elle posa sa main sur son ventre plat, réalisant qu'il resterait désespérément ainsi et ne sachant trop qu'en penser. Gabriel serait son seul et unique enfant? Celui d'Alexander. De Pierre, elle n'aurait jamais d'enfants. Puis, son esprit tourmenté fut saisi d'horreur: Pierre l'avait-il épousée uniquement parce qu'il la savait enceinte? Avait-il détruit sa vie pour bâtir la sienne? Une longue plainte s'échappa de sa poitrine, et elle se laissa tomber sur l'édredon froissé.

Pierre s'approcha, lui prit les mains et les baisa. Elle sentit son haleine avinée et ses joues mouillées sur sa peau. Mais cela la laissa froide.

– Isabelle, je vous aime. Je n'ai jamais voulu vous blesser, vous devez me croire...

– Vous m'avez menti!

Elle dégagea ses mains de son étreinte, mais il revint à la charge, la saisissant par les épaules et la secouant.

– Isabelle, je vous aime et j'aime Gabriel comme mon propre fils, vous comprenez? Le jour où j'ai posé les yeux sur vous... je vous ai aimée d'emblée. Je ne savais alors rien de votre état, je vous le jure! Votre mère m'en a informé quelque temps plus tard seulement. Au début, cela m'a choqué de savoir que vous aviez eu un amant. Mais... d'un autre côté, vous m'offriez le plus beau cadeau, ce que je ne pourrais connaître autrement. Vous avez fait de moi un père, Isabelle...

– J'ai fait de vous un père... murmura-t-elle. Mais, pour cela, j'ai privé Gabriel de son véritable père. J'ai trahi cet homme! J'ai trahi... Vous m'avez contrainte!

– Je ne vous ai contrainte à rien du tout. Vous avez accepté, Isabelle.

– Non! hurla-t-elle en se dégageant. Non! Je n'ai jamais accepté! C'est ma mère... C'est ma mère! Elle... Oh! Elle m'a menacée. Je ne voulais pas...

– Isabelle, poursuivit Pierre, désorienté, elle m'a assuré que vous aviez été abandonnée. Je croyais...

– Oh, non! Oh, non! scanda-t-elle en se balançant, les paupières fermées et les mains crispées sur sa chemise de nuit.

Pierre l'entoura de ses bras et la berça doucement contre lui. Elle pleura un long moment tout ce qu'on lui avait volé.

– Je vous aime, Isabelle, murmura Pierre, le nez enfoui dans les cheveux en broussaille. Vous l'oublierez, je vous ferai oublier...

Il embrassa la jeune femme sur le front, chercha sa bouche tandis que ses mains caressaient la fine batiste. Isabelle se raidit, esquiva le baiser en tournant la tête.

– Non, je ne veux pas! Je ne veux pas l’oublier!

– Vous le devez, mon ange. Vous êtes ma femme, devant l’Église. Vous m’appartenez.

– Vous appartenir? hoqueta-t-elle en le toisant froidement. Vous appartenir? Je ne vous ai jamais appartenu, Pierre Larue. Mon cœur, je l’ai donné à un autre. Cela, je ne saurais vous le cacher, et vous le savez très bien. Il en restera toujours ainsi, car je lui en ai fait le serment devant Dieu.

– Inepties, vous êtes MA femme! insista Pierre d’une voix durcie en l’attirant vers lui.

Isabelle avait la gorge sèche et l’estomac contracté. Quelle situation absurde! Elle se débattait, s’étranglait avec ses sanglots. Pierre ne la lâchait pas, obstiné qu’il était, dans son débordement d’amour, à la convaincre qu’elle devait l’aimer. Ils luttèrent ainsi sur le lit, dans un pêle-mêle de draps, de membres et de cheveux. Au bout de quelques minutes, il réussit à l’immobiliser en lui plaquant les épaules sur le matelas et en la retenant de tout son poids. Plongeant son regard pers dans le vert piqué d’or qui le braquait avec rage, il affirma, d’une voix calme mais ferme :

– Vous êtes *ma* femme, Isabelle, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, vous comprenez? Nous sommes mariés selon les rites de l’Église catholique apostolique romaine. Contre cela, vous ne pouvez rien. Vous me devez donc obéissance et loyauté, jusqu’à ce que la mort nous sépare. Croyez-moi, je ferai en sorte qu’il en soit ainsi.

Il baissa lentement la tête vers la gorge palpitante de fureur d’Isabelle, que la chemise de nuit laissait entrevoir. Il y posa les lèvres et y aventura une main. La jeune femme remua comme elle put pour se libérer. Il la repoussa avec rudesse, reprenant là où il en était, bien décidé à lui montrer qu’en tant que mari il pouvait faire d’elle ce qu’il voulait.

– Vous n’en avez pas eu assez, cette nuit?! siffla Isabelle avec hargne. Élise ne vous a pas suffi?

Il ralentit ses élans jusqu’à s’arrêter complètement, la joue contre son sein. Puis, après un instant, il se mit sur les genoux, releva la chemise de nuit et dégrafa sa braguette. Il la prit alors brutalement, l’empêchant de se dégager de son rude assaut, étouffant ses protestations en écrasant ses lèvres sur les siennes. Enfin, il s’écroula sur elle. Submergée par la douleur de l’âme, elle ne tenta même plus de bouger. Lentement, il se souleva sur un

coude et, sans la regarder, se laissa rouler sur le dos, à côté. Seuls le crépitement du feu et leurs respirations saccadées à cause de l'épuisement et de la colère emplissaient maintenant la pièce. Il tendit vers elle une main tremblante, qu'elle repoussa vivement. Un sanglot s'échappa de sa gorge.

— Je... vous demande... pardon.

— J'espère que vous avez eu beaucoup de plaisir, mon mari, dit Isabelle d'une voix cinglante, car c'est la dernière fois que vous abusez de moi.

Il ne dit rien, ne bougea point. Mais sa respiration s'accéléra. Elle poursuivit :

— Élise part demain. Vous lui remettrez son dû et la renverrez chez son père avec l'explication qui vous plaira. Nous continuerons de vivre selon les termes du contrat de mariage qu'on m'a imposé, mais la porte de ma chambre vous sera dorénavant fermée. Vous veillerez à être prudent dans le choix de vos maîtresses et vous serez discret avec elles. De plus, je ne veux plus vous y reprendre sous notre toit. JAMAIS! Gabriel ne doit pas souffrir de cette nouvelle situation, vous avez compris? Pour ce qui est de Marie, si j'apprends que vous la touchez... je vous jure, Pierre, que je demande la séparation et que Gabriel...

— Non... non... fit-il faiblement en se relevant. Vous ne me retirerez pas mon fils...

— MON fils!

— Isabelle, pour Gabriel, je suis son unique père, et je l'aime. Tout comme je vous aime... Oh, bon Dieu!

Désespéré, il se tut et se prit la tête dans les mains. Consciente qu'il était sincère, elle n'insista pas. Il avait raison. Pour Gabriel, il était son père : celui qui le chérissait et le protégeait.

— Il n'en tient qu'à vous, Pierre.

D'un pas traînant, il quitta la chambre, refermant doucement la porte derrière lui. Restée seule, baignant dans les relents de luxure et d'alcool, Isabelle fixa le plafond. Sa vision s'embua. Mais elle ferma les paupières et se mordit la lèvre pour contenir les sanglots qui menaçaient. Non, elle ne pleurerait pas. Pour Gabriel, elle serait forte... Pour Gabriel, qui était tout ce qui lui restait.